



Campistron, Jean Galbert:
LE

JALOUX

DÉSABUSÉ,
COMEDIE.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN,
Imprimeur de la Cour de Sa Majesté Imperiale,
& Royale.

MDCC LII.



ACTEURS.

DORANTE, Mari de Célie.

CELIE, Femme de Dorante.

JULIE, Sœur de Dorante.

CLITANDRE, Coufin de Célie, &
Amant de Julie.

ERASTE, Ami de Dorante, & de Cli-
tandre.

DUBOIS, Secretaire de Dorante.

JUSTINE, Suivante de Célie.

BABET, Suivante de Julie.

CHAMPAGNE, Valet de Clitandre.

*La Scene est à Paris, dans la Maison de
Dorante.*



LE
JALOUX
DÉSABUSÉ,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, BABET.

JUSTINE.

Vous voilà donc venuë? Approchez, il
est temps,
Que vous preniez de moi des avis im-
portans.
BA-

A 2

LE JALOUX

B A B E T.

Vraiment, c'est une grace où je n'osois prétendre.

J U S T I N E.

Fort bien. Mais avant tout, commencez par
m'apprendre
Votre âge & votre nom.

B A B E T.

Volontiers; j'y consens.
L'on m'appelle Babet. J'aurai bientôt vingt ans.

J U S T I N E.

Ah! quel âge charmant? Quel pays est le
vôtre?

B A B E T.

Paris; & vous, & moi n'en connoissons point
d'autre.
Par un heureux destin je viens servir ici.

J U S T I N E.

Connoissez-vous le train de cette maison-ci?
De quel air on y vit, & quel homme est Do-
rante?

B A B E T.

Je sçais qu'il a du moins vingt mille écus de
rente.
Qu'il est homme de robe.

JU-

JUSTINE.

Et sur ce fondement,
 Peut-être pensez-vous qu'il vit obscurément;
 Et que de ses pareils l'austere économie
 Exerce incessamment toute sa prud'homie?
 Qu'il excelle dans l'art de vivre à peu de frais,
 Qu'avec le jour naissant il s'enferme au Palais;
 Qu'à ce triste devoir son ame est asservie,
 Et qu'à l'amour du bien il immole sa vie.
 Point du tout. C'est un homme amoureux du
 plaisir;
 Ennemi du travail, toujours plein de loisir;
 Méprisant ses égaux, & depuis son enfance,
 Nourri dans le repos, dans la magnificence,
 Cherchant les Courtisans, & les gens du bel-
 air,
 Imitant leur exemple, & les traitant de pair.
 Il chasse, il court le cerf, est homme de cam-
 pagne;
 Aime le jeu, la table, & le vin de Champagne.
 Décide, & parle haut parmi les beaux esprits;
 Impose, plaît, commande aux belles de Paris.
 D'habits tous galonnés remplit sa garde-robe,
 Et n'a rien en un mot du métier que la robe.

B A B E T.

Qu'il porte rarement.

JUSTINE.

On ne le peut pas moins.
 Pour sa femme Célie à qui je rends mes soins...

B A B E T.

Hé bien ?

J U S T I N E.

Ses ennemis disent qu'elle est coquette ;
Que toujours ses regards tentent quelque dé-
faite.

Cependant ils ont tort. Mais elle ne hait pas
La louange & l'encens qu'on donne à ses appas.
Elle s'en applaudit dans le fond de son ame ;
Elle a de la vertu : mais elle est belle, & fem-
me.

Elle aime à plaisanter, à sourire en passant ;
Elle a l'accueil flatteur, le coup-d'œil caressant ;
Et croit, lorsque le cœur est en effet fidèle,
Qu'un souris, qu'un regard n'est qu'une baga-
telle.

B A B E T.

Une femme ainsi faite est un terrible écueil.

J U S T I N E.

Ah ! que souvent Célie à confondu l'orgueil
De ces Héros d'amour remplis de confiance.
J'en ai vus qui flattés d'une ferme espérance
De trouver ce moment qui couronne l'amour ;
Furent après six mois comme le premier jour.

B A B E T.

J'en suis persuadée, & la sœur de Dorante ;
Julie, à qui le sort me donne pour suivante.
Quel est son caractère ?

JU-

JUSTINE.

Elle a de la douceur,
Des appas.

B A B E T.

Croyez-vous qu'elle ait donné son cœur?
Quelle aime?

JUSTINE.

En arrivant c'est vouloir trop apprendre,
Dame!

B A B E T.

Beaucoup de gens m'ont parlé de Clitandre.

JUSTINE.

Qu'est-ce qu'on vous a dit?

B A B E T.

Qu'il fréquentoit céans,
Et que Julie & lui s'aimoient depuis deux ans.

JUSTINE.

Mes yeux n'ont point encor découvert ce my-
stere.

B A B E T.

Ne vous défendez pas, & soyez plus sincere.
Prétendez-vous cacher leur amour à ma foi?
Dès ce jour l'un & l'autre auront besoin de
moi.

JUSTINE.

Ah! vous n'en êtes pas à votre apprentissage.

B A B E T.

J'espere par vos soins d'en sçavoir davantage.

JUSTINE.

Vous n'en sçavez que trop: mais croyez néanmoins

Que Clitandre en effet est digne de vos soins;
Qu'il est doux, obligeant, généreux, magnifique.

B A B E T.

J'entends. Eloquemment votre éloge s'explique.

JUSTINE.

Erafte son ami, qui suit toujours ses pas,
Mérite aussi qu'on l'aime & qu'on en fasse cas.
Quand vous les aurez vus, ils vous plairont
sans doute.

Mais voici le grand point. Vous rêvez?

B A B E T.

Non, j'écoute.

JUSTINE.

Si Dorante jamais va vous interroger;
Si de gré, si par force on veut vous engager
A lui développer les secrets de Madame,

A veiller sur les pas de sa sœur, de sa femme.
Gardez-vous bien sur-tout

B A B E T.

Vaine précaution?

Le mensonge est vertu dans cette occasion.

Qui ne sçait quel parti doit prendre une sui-
vante,

Dont le premier devoir est d'être confidente.

Ce seroit dans Paris un monstre à faire peur,

Qu'une qui trahiroit Madame pour Monsieur.

J U S T I N E.

Pardonnez, si j'ai fait un discours inutile.

A vous voir j'ai bien cru que vous étiez habile:

Mais je ne pensois pas que ce fût à ce point;

Vous répondez à tout, & ne balancez point.

Mais il est tard. Allez trouver votre maîtresse,

Et pour la bien coëffer, redoublez votre adref-
se.

B A B E T.

J'y vais.

S C E N E II.

J U S T I N E seule.

Quelle rusée! ô siecle! ô tems!
ô mœurs!
Tremblez hommes, tremblez, j'approuve vos
terreurs;

A 5

La

La femme la plus simple a l'art de vous surprendre,
Et toujours . . . Mais voici le Valet de Clitandre.

SCENE III.

JUSTINE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Bon jour, Justine.

JUSTINE.

Hé bien, Champagne, que dit-on?
Ton Maître est-il content de notre invention?
En attend-t-il l'effet que j'ose m'en promettre?

CHAMPAGNE.

Je ne sçais. Tu pourras l'apprendre par la lettre
Qu'il écrit à Julie. Est-il jour là-dedans?

JUSTINE.

Non.

CHAMPAGNE *lui donnant la Lettre.*

Tiens, tu la rendras quand il en sera temps.
A ne te point mentir cet amour de mon maître;
Tous ses soins empressés

JU-

JUSTINE.

Te fatiguent peut-être?

CHAMPAGNE.

Tu l'as dit. Est-il rien de plus triste en effet?
Toujours sans aucun fruit filer l'amour parfait.

JUSTINE.

Julie aime Clitandre, & d'une ardeur fidelle.

CHAMPAGNE.

Hé morbleu, s'il est vrai, que ne l'épouse-t-elle?

JUSTINE.

Tu parles comme un sot.

CHAMPAGNE.

Grand merci. Mais pourquoi
Le fait-elle languir sans lui donner sa foi?

JUSTINE.

Ignore-tu qu'il faut que son frere y consente?

CHAMPAGNE.

Elle ne fera rien sans l'avis de Dorante.
Je la garantis fille encore à soixante ans.

JUSTINE.

D'où vient?

CHAM-

CHAMPAGNE.

Donnera-t-il quatre cens mille francs?
 On garde avec plaisir une pareille somme.
 S'en dépouillera-t-il en faveur d'un autre hom-
 me?
 S'il en est, comme on dit, le juste possesseur,
 Jusqu'au jour où l'hymen engagera sa sœur.

JUSTINE.

Telle fut à la mort la volonté du pere.

CHAMPAGNE.

Ce pere en sentimens ne se connoissoit guere.
 S'il crut que l'intérêt cédant à l'amitié,
 Dorante de ses biens quitteroit la moitié.

JUSTINE.

Sans doute à l'y forcer nous aurons de la peine.
 Mais ai-je encor formé quelqu'entreprise vaine?
 Grace au Ciel, mes projets ont toujours réussi;
 Et j'aurai le plaisir d'achever celui-ci.
 Oui, j'ai juré d'unir Clitandre avec Julie.
 J'ai le secours d'Erafte, & celui de Célie.
 Je tiendrai ma parole, ou bien je périrai.

SCENE IV.

JUSTINE, CHAMPAGNE, DUBOIS.

DUBOIS *dans la Couliſſe.*

Quand Monsieur sera prêt je vous avertirai.
 Voi-

Voilà pour vous servir tout ce que je puis
faire.

C H A M P A G N E.

Avec qui parlez-vous, Monsieur le Secretaire?

D U B O I S.

Avec un bon Normand qu'on met au désespoir.
Il poursuit un arrêt qu'il ne sçauroit avoir.
J'ai honte en vérité de le voir tant remettre.

J U S T I N E à *Champagne bas.*

Songez à l'entretenir. Je vais rendre ta lettre,
Et chercher la réponse.

S C E N E V.

D U B O I S, C H A M P A G N E.

D U B O I S

A Ce qui me paroît,
Tu t'introduis céans par un fort bon endroit!
Franc messager d'amour, tu prétends

C H A M P A G N E.

Qu'est-ce à dire?

D U B O I S.

Les gens de ton métier craignent peu la satire :
Ils vantent leurs talens au lieu de les cacher.
Va, ne te fâche point.

CHAM-

CHAMPAGNE.

Hé pourquoi me fâcher ?
Ma foi, Monsieur Dubois, mon métier vaut le
vôtre.

DUBOIS.

Téméraire, oses-tu comparer l'un à l'autre ?

CHAMPAGNE.

Je gagne plus que vous, j'en suis sûr.

DUBOIS.

Je le croi.
Un manœuvre à présent doit gagner plus que
moi.

CHAMPAGNE.

D'où vient ?

DUBOIS.

Notre Patron, morbleu ! ne veut rien faire.
J'attends depuis un an qu'il rapporte un affaire.
Je ne puis l'obtenir.

CHAMPAGNE.

Le travail lui fait peur ?

DUBOIS.

Non, non, je l'ai guéri de la commune erreur.
Je lui dis chaque jour : Si vous vouliez me croire.
Que vous auriez, Monsieur, & de biens & de
gloire.
Sans

Sans peine, sans travail, sans incommodité,
 Que vous seriez bientôt un Juge redouté.
 Perdez votre air de Cour, quittez ces cotteries,
 Où l'on ne pense rien que des badineries.
 Un air plus sérieux convient à votre état,
 La mine fait souvent le quart d'un Magistrat.
 Réformez votre habit, rendez-le plus modeste,
 Soyez fier, grave, dur, & je répons du reste.
 De la main du Greffier je prendrai les procès;
 Je m'en instruirai seul, j'en ferai les extraits.
 J'aurai le soin surtout de vous les bien écrire;
 Et vous ne prendrez, vous, que celui de les
 lire.

Je ne vous trompe point. Regardez Ariston,
 On l'estime partout comme un autre Caton.
 La Province le craint; la Cour le considère;
 Cependant son mérite est dans son Secrétaire.

CHAMPAGNE.

Que dit-il à cela?

DUBOIS.

Rien. Il a trop de tort.

CHAMPAGNE.

Ma foi vous êtes mal, & je plains votre sort.

DUBOIS.

Ah! si Monsieur son pere, hélas! vivoit encore;
 Il l'accoutumeroit au travail qu'il abhorre.
 Que Dieu donne à son ame une éternelle paix.

CHAM-

CHAMPAGNE.

C'étoit donc un maître homme?

DUBOIS.

Il ne dormoit jamais;
Soigneux, entreprenant, avide, infatigable.
Je doute que le Ciel en redonne un semblable.
Le Palais retentit encor de ses exploits:
Il regagna le prix de sa Charge en six mois.

CHAMPAGNE.

Diantre!

DUBOIS.

Aussi laissa-t-il des richesses immenses;
Et son fils les consume en de folles dépenses.
Hélas! si le bon homme eût prévu ce malheur,
Sur l'heure il seroit mort de rage & de dou-
leur.
Mais ainsi va le monde.

CHAMPAGNE.

Un jour viendra peut-être,
Où vous verrez son fils

SCENE VI.

JUSTINE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

JUSTINE *donnant un billet à Champagne.*

A Dieu. Dis à ton Maître,
Qu'on

Qu'on n'a de tous ces vers vanté que le Sonnet,
Et qu'on seroit ravi de sçavoir qui l'a fait.

C H A M P A G N E.

Serviteur.

S C E N E VII.

J U S T I N E, D U B O I S.

D U B O I S.

LE détour mérite qu'on le louë,
J'en attendois de vous un meilleur, je l'avouë.
C'étoit donc-là des vers? Vous moquez-vous
de moi?

Il faut ou plus d'esprit, ou plus de bonne foi.

J U S T I N E *à part.*

Je voudrois bien gagner ce maudit Secretaire.

D U B O I S *à part.*

Que marmotez-vous-là, la belle?

J U S T I N E *à part.*

Comment faire?

Secretaire, Greffier, Procureur, ni Sergent,
N'ont jamais pû, dit-on, tenir contre l'argent.
Seroit-il le premier?

D U B O I S *à part.*

Fidèle à sa maîtresse,
Elle a cru m'abuser avec ce tour d'adresse.

B

JU-

LE JALOUX

JUSTINE à part.

Que rumine-t-il là ?

DUBOIS à part.

Ne pourrai-je jamais
Obtenir d'être admis dans leurs conseils secrets ?
Que lui dire ?

JUSTINE à part.

Je veux faire un coup de ma tête.

DUBOIS à part.

Je sens je ne sçais quoi qui m'étonne & m'arrête.

JUSTINE à part.

Tout coup vaille. Parlons, je ne puis reculer.

DUBOIS à part.

Avançons. Un grand cœur ne doit jamais trembler.

Chacun s'avance de son côté, & ils se rencontrent
nez-à-nez.

JUSTINE.

Hai! pardon.

DUBOIS.

De quel trouble êtes-vous donc pressée ?

JUSTINE.

Mais vous, sur quel objet portiez-vous la pensée ?
Vous

Vous étiez en secret puissamment agité.
De grace, contentez ma curiosité.

DUBOIS.

Je ne pensois qu'à vous.

JUSTINE.

A moi ?

DUBOIS.

Je vous le jure.

JUSTINE.

Je ne pensois qu'à vous aussi, je vous assure.

DUBOIS.

Quelle rencontre !

JUSTINE.

Après quelque réflexion.

Sur le malheur du monde & sa confusion.

Car vous devez sçavoir que j'excelle en morale.

Par quel ordre cruel ? Par quelle loi fatale,

Me disois-je à moi-même : est-il donc arrêté

Qu'on ne trouve partout que contrariété ?

Pourquoi des gens sensés que le destin assem-
ble,

Ne s'accordent-t-ils pas pour vivre heureux en-
semble ?

DUBOIS.

Je pensois justement ce que vous avez dit.

B 2

JU-

JUSTINE.

Par exemple, Dubois, disois-je, a de l'esprit :
 Tout le monde connoît ses talens, sa prudence
 S'il vouloit avec nous être d'intelligence,
 Rien ne troubleroit plus nos innocens plaisirs,
 Et l'on voudroit en vain contraindre nos des-
 sirs.

Cependant comme il est l'espion de Dorante,
 Que nous craignons ses yeux & sa langue pi-
 quante,
 Qu'à nous garder de lui nous travaillons tou-
 jours,
 Il empoisonne seul le bonheur de nos jours.

DUBOIS.

Et moi, je me disois : Se peut-il que Justine,
 Que l'on vante par-tout, & que l'on croit si
 fine.
 Juge assez mal des gens pour ne pas présumer
 Qu'un homme tel que moi ne doit point l'allar-
 mer.
 Que mes soins, mes emplois, ma longue expé-
 rience,
 M'ont acquis dans le monde assez de connois-
 sance
 Pour m'avoir convaincu qu'il faut fermer les
 yeux,
 Et tirer le rideau sur ce qu'on voit le mieux ;
 Sur-tout, lorsqu'il s'agit de la paix d'un menage
 Qu'on trouble sans retour par le plus foible om-
 brage.

JU-

JUSTINE.

Il faut que je lui parle, à ce monsieur Dubois,
Et que je sçache au moins s'il entend le Fran-
gois.

Ai-je dit. Il se plaint qu'il demeure inutile,
Qu'il meurt dans le loisir d'une Charge stérile.
L'emploi de Secrétaire est mince chez Monsieur.
Il ne tiendra qu'à lui d'en avoir un meilleur.
Je l'en revêtirai ; j'en répons sur mon ame ;
Il gagnera bien plus à l'être de Madame.

DUBOIS.

C'en est trop, ai-je dit, changeons notre destin.
Allons trouver Justine ; expliquons-nous enfin.
Faisons-lui concevoir qu'un homme de ma sorte
Sent toujours vers le bien un ardeur qui l'em-
porte ;

Que pour en acquérir, & pour la contenter,
Il n'est aucun emploi qu'il ne veuille accepter :
Qu'en me formant, le ciel m'inspira cette en-
vie

Qui ne peut de mon cœur sortir qu'avec la vie.

JUSTINE.

Ainsi sans le sçavoir nous nous entretenions.

DUBOIS.

Et voyez cependant comment nous raisonnions.

JUSTINE.

On ne peut pas plus juste, & notre intelligence

Me donne désormais une entière espérance,
 Parles: car entre nous il n'est plus de façons:
 Monsieur soupçonne-t-il ce que nous lui bras-
 sons?
 Est-il content de moi, de sa sœur, de sa fem-
 me?
 Car tu n'ignores rien des secrets de son ame.

DUBOIS.

Oui, toujours avec moi son cœur s'est épan-
 ché,
 Sur cet article seul il s'est encor caché.
 Je ne sçais rien.

JUSTINE.

Bon, bon.

DUBOIS.

Non, la peste me ruë.
 De quelques soins pourtant son ame est combat-
 tuë.
 Car depuis quelques jours il fait de grands sou-
 pirs,
 Et semble avoir perdu son gout pour les plai-
 sirs:
 Mais si le mal qu'il sent redouble ses atteintes,
 Il me viendra bientôt faire entendre ses plain-
 tes.
 Je n'en sçaurois douter.

JUSTINE.

C'est-là que je l'attends.
 Et

Et pour t'instruire à fonds de ce que je prétends;

Il faut que dès l'instant sans aucun artifice,
De tout votre entretien ton rapport m'éclaircisse.

Que ce qu'il t'aura dit je l'apprenne de toi.

DUBOIS.

Mais ne sçaurai-je pas pourquoi cela ?

JUSTINE.

Pourquoi ?

Pour choisir là-dessus la route qu'il faut prendre

Dans le dessein d'unir Julie avec Clitandre,
Et d'obtenir l'aveu de Dorante.

DUBOIS.

Vraiment,
Si tu crois les unir par son consentement,
Tu t'abuses. Jamais il n'y voudra souscrire.

JUSTINE.

Promets-moi seulement de te laisser conduire ;
Le reste me regarde. Adieu. Mais à propos,
Il est bon de te dire encor quatre mots.

Clitandre au poids de l'or veut payer tes paroles,

Et les taxe, dit-il, à quatre cens pistoles.

DUBOIS.

C'est parler comme il faut.

B 4

JU-

JUSTINE.

Sur ce pied-là, je croi
Que sans trop me flatter, je puis compter sur
toi.
Touche-là : jure-moi que tu seras fidèle.

DUBOIS.

Oui, ma foi. Tu peux tout attendre de mon
zele.

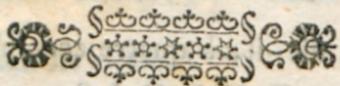
JUSTINE.

Va donc. De ton secours puissions-nous pro-
fiter.
Toutefois sans frayeur je ne puis te quitter.
Je crois voir sur ton front, quand je le consi-
dere,
D'un hardi scelerat, le parfait caractere.
Doit-on croire aux sermens d'un homme de pa-
lais?

DUBOIS.

Oui; quand ce qu'il promet flatte ses intérêts.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUBOIS *seul.*

C'Est assez, ce me semble, estimer mes paroles,
 Que d'en fixer le prix à quatre cens pistoles.
 Quel métier que celui de servir un Amant!
 An a fort peu de peine & beaucoup d'agrément.
 Que ne l'ai-je suivi dès ma tendre jeunesse!
 Je renonce au Palais qui m'occupe sans cesse.
 Je ne veux de mes jours voir Greffe ni procès.
 Mais nos soins seront-ils suivis d'un bon succès?
 Le chagrin de Monsieur à toute heure s'aug-
 mente.

Peut-être

SCENE II.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE *entre en rêvant
profondément.*

Quel effort faudra-t-il que je tente?

DUBOIS *à part.*

Je l'entends. Qu'a-t'il dit? Qu'il paroît a-
 gité?

B 5

DO-

DORANTE à part.

Déplorable embarras ! Fatale extrémité ?
Ciel, daigne me montrer ce qu'il faut que je
fasse.

Hélas !

DUBOIS à part.

Qu'il vient de faire une étrange grimace ?
Que l'état de son cœur est bien peint dans ses
yeux !
Il ne voit rien : il croit être seul en ces lieux.

DORANTE.

(Il l'aperçoit.)

Mais . . . Ah ! c'est toi, Dubois.

DUBOIS.

Oui, Monsieur, c'est moi-même
Qui sens, je vous le jure, une douleur extrême,
Quand je vous vois en proie à ces mortels en-
nuis.

DORANTE à part.

Dois-je lui confier le désordre où je suis ?

DUBOIS !

Je n'ose pénétrer quel en est le mystère.

DORANTE à part.

Oui, parlons, mon tourment se redouble à le
taire.

Il

Il est prudent, discret, ferme en mes intérêts.
(à Dubois.)

Tu me crois donc en proie à des chagrins secrets?

DUBOIS.

Voudriez-vous, Monsieur; dissimuler encore?

DORANTE.

Non, & c'est dans mes maux tes conseils que
j'implore.

Mon pere fit long-temps l'épreuve de ta foi;
Et pour me consoler je ne sçache que toi.

DUBOIS à part.

Que diable est tout ceci?

DORANTE.

Tu vois que ma tristesse
A changé mon humeur & m'accable sans cesse.
Rien de ce que j'aimois ne flatte mes desirs,
Et le ciel m'a donné, pour finir mes plaisirs,
Un bourreau; de mes jours, un tyran de mon
ame.

DUBOIS.

Quel est-il, ce tyran, ou ce bourreau?

DORANTE.

Ma femme.

DU-

DUBOIS.

Votre femme, Monsieur?

DORANTE.

Tu n'en dois plus douter.
Elle me cause un mal que je ne puis dompter.
Je suis désespéré.

DUBOIS.

Vous est-elle odieuse?

DORANTE.

Ah! plut au ciel, ma vie en seroit plus heu-
reuse.
Mon cœur pour mon malheur s'en est laissé
charmer,
Et je ne souffre, hélas! que pour la trop aimer.

DUBOIS.

En seriez-vous jaloux?

DORANTE.

Jusqu'à la frénésie.

DUBOIS.

Vous, Monsieur, vous, frappé de cette fantai-
sie?
Vous contre les jaloux déclaré hautement.

DORANTE.

Et c'est de-là que vient mon plus cruel tour-
ment.
Quand

Quand j'entraï dans le monde une pente fatale
 M'entraîna dans le cours de la grande cabale:
 Ceux qui la composoient m'instruisant tous les

jours,
 Jeus bientôt attrapé leurs airs & leurs discours.
 J'occupai mon esprit de leurs vaines pensées;
 Et blâmant du vieux temps les maximes sensées.
 J'en plaisantois sans cesse, & traitois de bour-

geois
 Ceux qui suivoient encor les anciennes loix.
 Quel est l'homme, disois-je, en faisant l'agrée-

ble,
 Qui garde pour sa femme un amour véritable?
 C'est aux petites gens à nourrir de tels feux.
 Ah! si l'hymen jamais m'enchaîne de ses nœuds,
 Loin que l'on me reproche une pareille flamme,
 Que je voudrai de bien aux Amans de ma fem-

me!
 Que ne croirai-je point devoir à leur amour,
 S'ils peuvent loin de moi l'amuser tout le jour!

D U B O I S.

Et pourquoi teniez-vous cet imprudent langa-
 ge?

D O R A N T E.

Morbleu! pour imiter les gens du haut étage,
 De qui les sentimens ou faux ou trop outrés,
 De la droite raison sont toujours égarés.
 Connu sur ce pied-là, pour plaire à ma Famille,
 Je m'engage, j'épouse une petite fille,

De

De qui l'air enfantin & l'ingénuité
 Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité,
 Je cru la voir toujours avec indifférence:
 Malheureux ! De ses traits j'ignorois la puissance,
 Sa beauté s'est accruë; & sa possession,
 Loin de me dégouter a fait ma passion.

D U B O I S.

Vous y voilà dons pris?

D O R A N T E.

Je n'ai connu ma flâme,
 Qu'aux mouvemens jaloux qui déchirent mon
 ame.
 De ce trouble secret je me suis allarmé,
 Et j'ai douté long - temps que mon cœur fût
 charmé:
 Mais enfin, j'ai senti toute mon infortune.
 Je crains tous mes amis, leur aspect m'importune.
 Je n'aspirois jadis qu'à les avoir chez moi,
 Leur présence aujourd'hui m'y donne de l'effroi.
 Pourquoi faut-il aussi qu'un ridicule usage
 Souffre des étrangers au milieu d'un ménage?
 Sages Italiens, que vous avez raison !
 Vingt fainéans sans cesse assiègent ma maison:
 Ils content devant moi des douceurs à Célie.
 L'un dit qu'elle a bon air, l'autre qu'elle est
 polie;

Ce-

Celui-ci, que ses yeux sont faits pour tout char-
mer,

Que sa grace jamais ne se peut exprimer ;
Celui-là, de ses dents vante l'ordre agréable.
Enfin tous à l'envi la trouvent adorable ;
Et la fin d'un discours qui me percent le cœur,
Est toujours employée à louer mon bonheur.

DUBOIS.

Il est vrai. C'est ainsi que la chose se passe.

DORANTE.

Ils portent bien plus loin leur indiscrete audace ;
Ils viennent la chercher au sortir de son lit ;
Chacun fait là briller ses soins & son esprit ;
Ce ne sont que bons mots, que jeux, que rail-
lerie,
Que signes, que coups d'œil, & que minaude-
rie.

Ma femme reçoit tout d'un esprit fort humain,
Et je vois quelquefois qu'on lui baise la main.

DUBOIS

On a tort.

DORANTE.

Cependant il faut que je l'endure,
Et le public rira si ma bouche en murmure ;
Si je montre l'ennui que mon cœur en reçoit,
Les enfans dans Paris me montreront au doigt ;
Et traité de bizarre & d'Epoux indocile,

Je

Je serai le sujet d'un heureux Vaudeville.
 Ah ! François, qu'à bon droit les autres Na-
 tions

Regardant en pitié toutes vos actions,
 Et blâmant votre esprit de mode & de cabale,
 Condamnent justement votre fausse morale.

DUBOIS.

Belle réflexion !

DORANTE.

Ce n'est pas encor tout ;
 Et l'on mettra bientôt ma patience à bout
 Si je ne vois cesser les manières d'Erafte.
 Il cajole Célie, & le fait avec faste :
 Il veut que je le voie, il paroît l'affecter :
 Elle flatte ses vœux, loin de les rejeter.
 Ils m'en ont convaincu. Dis moi, que dois-je
 faire ?
 Parlerai - je à ma femme, ou faudra-t-il me
 taire ?
 Quand je veux avec elle entamer ce discours,
 La honte que je sens m'en empêche toujours.
 Je crains de lui montrer mon extrême foiblesse.
 J'en rougis.

DUBOIS.

Vous pensez avec délicatesse.
 Et vous êtes, Monsieur, dans un étrange cas.

DORANTE.

Elle ira son chemin si je ne parle pas.

DU-

DUBOIS.

C'est sans difficulté.

DORANTE.

Si je parle au contraire,
 Et que, comme un mari ne persuade guere,
 Mes leçons dans son cœur ne fassent aucun fruit,
 A quelle extrémité serai-je alors réduit?
 De souffrir un mépris si cruel pour ma flamme,
 Ou bien de maltraiter, ou de quitter ma fem-
 me.

DUBOIS.

J'y trouve comme vous un embarras égal.
 Comment donc gouverner un semblable ani-
 mal?
 N'importe. Expliquez-vous, Monsieur, avec
 Célie,

La vertu dans son ame est si bien établie,
 Je le dis sans vouloir vous faire un compliment,
 Que vous n'en recevrez que du contentement.
 On obtient quelquefois plus qu'on n'ose prétend-
 dre,
 Et pour gagner sa cause il faut la faire enten-
 dre.

DORANTE.

Oui. Je veux m'éclaircir avec elle aujourd'hui :
 C'est cacher trop long-temps ma peine & mon
 ennui.

C'est ici qu'elle vient sortant de sa toilette.

C

Don-

Donne à notre entretien la fin que je souhaite.
O ciel! j'entends du bruit. Je la vois. Laisse-
nous.

SCÈNE III.

DORANTE, CELIE.

DORANTE à part.

Qui ne seroit trompé par ce maintien si
doux?

Croiroit-on à la voir avec cet air modeste,
Qu'au repos de mes jours elle fût si funeste?
Cependant, Dieu le sçait. Mais par où com-
mencer?

Je tremble

CELIE à part.

Mon abord semble l'embarrasser.

DORANTE à part.

Qu'on épouse de soins lorsqu'on prend une fem-
me!

(à Célie.)

Poursuivons toutefois. Allons, bon jour, Ma-
dame.

CELIE.

Bon jour, Monsieur.

DO-

DESABUSE.

35

DORANTE à part.

Il faut lui cacher mon chagrin.

(à Célie.)

Vous vous êtes levée aujourd'hui bien matin.

CELIE.

Un moment après vous je me suis éveillée,
Et dans le même temps je me suis habillée.

DORANTE.

Allez-vous sortir?

CELIE.

Non.

DORANTE.

Voudriez-vous donc souffrir
Que mon cœur à vos yeux osé se découvrir?
Que tous mes sentimens puissent ici paroître.

CELIE.

En pouvez-vous douter? N'êtes-vous pas le
maître?

DORANTE.

Pendant notre entretien souvenez-vous au
moins
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres soins;
Que sans cesse pour vous je soupire & je brûle.

C 2

CE-

CELIE *à part.*

Quelle sera la fin d'un pareil préambule ?

DORANTE.

Non : il n'est point d'Epoux qui jusques à ce
Ait senti pour sa femme un si parfait amour. jour,

CELIE.

Je le crois : je vous suis tout-à-fait obligée.

DORANTE.

Mais plus dans cet amour mon ame est enga-
gée,

Plus elle est exposée à des troubles secrets.

Quelquefois on se livre à d'éternels regrets,
Lorsqu'altérant la paix d'un heureux mariage,

(*à part.*)

On permet Que je jouë un triste per-
sonnage!

CELIE.

En vérité, Monsieur, je ne vous entends point.

DORANTE.

Les gens les plus sensés s'abusent sur ce point.
On se laisse à la fin séduire à l'apparence,
Jusques à condamner la plus pure innocence.
Ainsi lorsqu'une femme a soin de son honneur,
C'est peu que sa vertu réponde de son cœur;

Elle

Elle agit au dehors avec tant de sagesse,
 Qu'elle n'y montre rien dont le public se blesse;
 Et toujours attentive à ses soins importans,
 Brave la calomnie & les discours du temps.

CELIE.

Avec tous ces détours, que voulez - vous me
 dire?

DORANTE.

Ce qu'un ardent amour me découvre & m'in-
 spire.

Vous êtes fort aimable, & je vois chaque jour
 Mille gens empressés à vous faire la cour:

Ils ne vous quittent point; & leur galanterie,
 Puisqu'il faut m'expliquer, passe la raillerie;

Toutes les libertés qu'ils prennent avec vous,
 Marquent

CELIE riant.

Qu'il vous sied mal de faire le jaloux!

DORANTE.

Comment?

CELIE riant.

Vous n'avez pas de grace à le paroître,

DORANTE au désespoir.

Quoi! vous ne croyez pas? . . .

CELIE *riant*.

Non, cela ne peut être,

DORANTE.

Mais je vous dis pourtant la pure vérité.

CELIE *riant toujours*.

Vous avez trop de sens; j'ai trop peu de beauté.

DORANTE.

Je ne m'attendois pas à la plaisanterie.
 Morbleu! c'en est assez pour me mettre en fu-
 rie.

Madame, on ne rit point sur un pareil sujet.

CELIE *avec fierté & en colère*.

Ah! c'est donc tout de bon, Cependant qu'ai-je
 fait?

Qui cause, je vous prie, un soupçon qui m'of-
 fense?

Voyons.

DORANTE.

Ne sçauriez-vous parler sans violence?
 Car enfin, mon dessein n'est pas de vous fâcher.

CELIE.

Mais encor, qu'est-ce donc qu'on me peut re-
 procher?

DORANTE.

Les affidaités d'Erasme, de Clitandre,
 De Cléon . . .

CE-

C E L I E.

A vous seul vous devez vous en prendre.
Des trois les deux m'étoient tout-à-fait incon-
nus.

Et conduits par vous-même ils sont ici venus.

D O R A N T E.

Il est vrai.

C E L I E.

Pour Clitandre, il en veut à Julie;
Et le sang, dont le nœud l'un & l'autre nous
lie,
Fait que dès le berceau nous nous aimons tous
deux.

D O R A N T E.

Le cousin le plus proche est le plus dangereux.
En un mot leurs discours, leurs soins & leurs
manieres,
Depuis un certain temps ne me conviennent
gueres.

Ils sont toujours céans, vous vont voir dans le
lit.

Est-ce, entre nous, Madame, ainsi qu'on se
conduit?

Devriez-vous souffrir de semblables visites?

C E L I E.

Mais vous, pensez-vous bien à ce que vous me
dites?

C 4

Ne

Ne vous souvient-il plus avec quelle chaleur
 A d'autres sentimens vous disposiez mon cœur?
 Quand dans les premiers jours de notre mariage
 Je n'osois regarder vos amis au visage,
 Et que pour éviter leur vuë & leurs discours,
 Seule en mon cabinet je m'enfermois toujours.
 Madame, disiez-vous, vivez d'autre maniere;
 Vous êtes trop farouche & trop particuliere;
 Recevez autrement tous les gens que je voi,
 Et n'effarouchez point ceux qui viennent chez
 moi.

Rendez à mes amis ma maison agréable,
 Ou le séjour pour moi n'en est plus supporta-
 ble.

En me parlant ainsi vous me les ameniez,
 Jusqu'en mon cabinet vous les introduisiez.
 Messieurs, ajoutiez-vous, divertissez Madame:
 Je sors, excusez-moi; je vous laisse ma femme.
 Sur cette confiance ils sont venus me voir,
 J'ai fait ce que j'ai pû pour les bien recevoir;
 Et pour vous obéir j'ai suivi vos maximes.
 Si vous vous en plaignez, Monsieur, ce sont
 vos crimes.

DORANTE à part.

Avec quelle froideur elle voit mon chagrin!

(à Célie.)

Madame, j'avois tort, je le sçais: mais enfin,
 En faut-il moins calmer la douleur qui me
 presse?
 Ecartez ces objets de qui l'aspect me blesse.

CE-

CELIE.

Mariez votre sœur, c'en est un sûr moyen :
 Clitandre l'aime, il a du mérite & du bien.
 Pressez leur union, bientôt cet hymenée
 Dispersera les gens dont votre ame est gênée.
 Julie est riche & belle, ils veulent l'épouser.
 Croyez-moi.

DORANTE.

Ce moyen se peut-il proposer ?
 Et ne voyez vous pas par l'hymen de Julie,
 D'un fort gros revenu ma maison affoiblie ?
 Différons ce malheur, gagnons encor du temps,
 Que je vous doive enfin le repos que j'attends.
 Chassez ces étourdis qui . . .

CELIE.

Chassez-les vous-même.

DORANTE.

Moi ?

CELIE.

Sans doute. D'où vient cette surprise extrême ?

DORANTE.

Moi ? je leur montrerois qu'ils m'ont rendu jaloux ?

CELIE.

Hé bien donc, j'aurai soin de leur parler pour vous !

C 5

DO-

Ne vous souvenez-vous pas de la chaleur
D O R A N T E.

Je ne puis que louer un si prompt sacrifice.

C E L I E.

Hé quoi! ne faut-il pas que je vous obéisse?

D O R A N T E.

Oui. Mais on ne fait pas toujours ce que l'on
doit.

Rien ne vaut de plaisir que mon ame reçoit.

C E L I E.

Non, non. Ne doutez point que je ne vous
délivre
De tous ces importuns attachés à me suivre.

D O R A N T E.

Bon. Châchez les vous-mêmes.

C E L I E.

Je les instruirai de vos intentions.

D O R A N T E.

Comment? D'où vient cette sans doute.

C E L I E.

Ils apprendront vos résolutions.
Je leur déclarerai quel est votre scrupule.

D O R A N T E.

Vous voulez me charger d'un pareil ridicule?
C'est tout ce que je crains.

CE-

DESABUSE.

43

CELIE.

Comment faire autrement?

DORANTE.

Prendre sur vous l'éclat de leur bannissement,
Les fuir, les dégouter enfin, sans me commet-
tre.

CELIE.

Pour cela c'est un point que je ne puis promet-
tre.

DORANTE.

D'où vient?

CELIE.

Je ne veux pas qu'on reproche à mon cœur
L'impertinent défaut d'une bizarre humeur.
Je ne veux point passer pour une extravagante.
J'estime ces Messieurs, & j'en suis fort contente.
Leur entretien me plaît, je les ai bien reçus,
Je ne me sçaurois pas démentir là-dessus.

DORANTE.

Vous ne le ferez point.

CELIE.

Non, je vous le proteste.

DORANTE.

Madame.

CE-

CELIE

Hé bien, Monsieur ?

DORANTE.

Voyez. Prendre les vœux de leur banissement
Les faire, les dégoûter sans me com-

CELIE.

Je vois de reste.

Qu'est-ce ?

Pour cela c'est un point que je ne puis promettre.
DORANTE.Ah ! j'ai mal connu votre perfide cœur.
Morbleu.

CELIE.

C'est donc ainsi qu'on m'outrage, Monsieur !
Allez. Loin de me faire une pareille offense ;
Ne devriez-vous pas louer ma complaisance ?
Mais malgré tout cela je ferai mon devoir :
Comptez que ces Messieurs ne viendront plus
me voir.
Les voici. Je leur vais expliquer ce mystère.
Leur dire que vous seul . . .

DORANTE.

O Ciel ! qu'allez-vous faire ?
Madame, gardez-vous de leur parler de moi.

CELIE.

Non, ne m'arrêtez point, je le veux, j'en
doi.

DO-

DORANTE.

De mon ressentiment vous avez tout à craindre,
Si vous parlez.

CELIE *le regardant avec tendresse.*

Hé bien, il faut donc me contraindre.
Pour vous plaire, Monsieur, que ne ferois-je
pas?

DORANTE *à part.*

La traîtresse!

SCENE IV.

DORANTE, CELIE, ERASTE,
CLITANDRE, JUSTINE.

ERASTE *embrassant Dorante.*

Chez toi nous courons à grands pas.
Nctre ami, l'on ne peut, en quelque part qu'on
aille,
Trouver pour le commerce un homme qui te
vaille.
Clitandre te dira qu'hier en vingt endroits
On loua ta maison d'une commune voix.
Ce n'est qu'ici qu'on goute un plaisir véritable.

CLITANDRE.

Il n'est point dans Paris de lieu plus agréable.

CE-

C E L I E.

Vous nous flattez, Messieurs.

C L I T A N D R E.

Non, Madame.

E R A S T E.

Pour moi,
Quand je vous parle ainsi, c'est de fort bonne
foi.

D O R A N T E.

Je vous suis obligé.

E R A S T E *frappant sur l'épaule de Dorante.*

Notre ami, tu sçais vivre,
Dans le monde tu sçais le parti qu'il faut suivre.
Je viens de chez Damon.

C L I T A N D R E.

L'impertinent jaloux!

E R A S T E.

J'ai manqué, je l'avouë, à me mettre en cour-
roux.

Il ne sçauroit souffrir qu'on regarde sa femme!
Tous les soins qu'on lui rend le percent jusqu'à
l'ame.

C L I T A N D R E.

Le fat!

E R A -

ERASTE.

J'ai pris plaisirs à le faire enrager.

JUSTINE.

Que c'est bien fait!

CELIE *regardant tendrement Dorante.*

Pourquoi ne le pas ménager?

Il faut avoir pitié du mal qui le dévore.

ERASTE.

Il faut, quand on le peut, le redoubler encore.
Je gage que Dorante est de mon sentiment.

(*le tirant par le bras.*)

Parle. Ne doit-on pas le faire?

DORANTE.

Assurément

(*à part.*)

Ciel!

CLITANDRE.

Un mari jaloux est une sottie bête.

DORANTE *à part.*

J'enrage!

ERASTE *riant.*

Lorsqu'il a ses visions en tête,

Et

Et que l'on est témoin des chagrins qu'il ressent.
C'est de tous les objets le plus divertissant.

DORANTE *à part.*

Je crève.

CELIE *riant.*

Il est certain qu'il donne bien a rire.

DORANTE *à part.*

La coquine! Elle pense à mon secret martyr,
Et rit de tous les maux qu'elle me fait souffrir.

CELIE.

Mais, Eraste, un jaloux ne peut-il se guérir?

ERASTE.

Oh non, la jalousie est un mal incurable,
Et sans doute de tous le plus insupportable.

JUSTINE.

Que vous le peignez bien!

DORANTE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

Serviteur.

ERASTE.

Quoi! tu fors?

DORANTE.

Non, je vais revenir.

SCE.

SCENE V.

CELIE, ERASTE, CLITANDRE,
JUSTINE.

ERASTE.

Où court-il? Que penser de cette prompti-
tude?

CLITANDRE.

Il m'a paru frappé de quelque inquiétude.

JUSTINE.

Madame, vous riez?

CLITANDRE.

De grace, expliquez-vous.

CELIE.

Enfin nous le tenons.

ERASTE.

Comment?

CELIE.

Il est jaloux.

Bien loin de pénétrer nos secrets artifices,
Il croit que tous vos soins sont de vrais sacrifi-
ces,

D

Qu'Era-

LE JALOUX

Qu'Erafte, que Cléon m'aiment de bonne foi:
 Tout ce qu'il voit enfin lui donne de l'effroi.
 Il vient de me montrer les transports de son
 ame.
 Ses soupçons, ses terreurs, son trouble

JUSTINE.

Hé bien, Madame?
 Mes conseils sont - ils bons? En doit-on faire
 cas?

CELIE.

Affurément.

JUSTINE.

Allons. Ne nous relâchons pas.
 Travaillons. Redoublons la soupçonneuse crain-
 te
 Dont Monsieur votre Epoux a déjà l'ame attein-

te,
 Qu'Erafte sur vos pas attaché chaque jour,
 Lui fasse voir pour vous un violent amour.
 Paroissez avec lui toujours d'intelligence:
 Employez de vos yeux l'éloquente science,
 Soutenez que tous ceux dont Dorante est ja-

loux,
 Viennent chercher ici sa sœur, & non pas vous
 Qu'elle seule est l'objet de leur galanterie,
 Et que pour les chasser il faut qu'il la marie.
 Je garantis dans peu Clitandre satisfait.

CLI-

CLITANDRE.

Oui, sans doute; nos soins auront un prompt
effet.

Madame, que j'aurai de graces à vous rendre!
Mon sort est en vos mains, mon bonheur . . .

CELIE.

Mais, Clitandre,

L'amitié que le sang a formée entre nous
Me fait bien hazarder pour Julie & pour vous.
Car, sans être perfide enfin, ni criminelle,
Je cause à mon Epoux une peine mortelle.
Me pardonnera-t-il son trouble, sa douleur?

JUSTINE.

N'est-il pas trop heureux de n'avoir que la peur?
Ah! combien de maris de la plus haute classe,
Pour les mêmes terreurs voudroient être en sa
place!

Quelle sera sa joie au moment qu'il sera
Hautement détrompé sur les soupçons qu'il a?
Enfin, ne doit-on pas punir son avarice,
Et de son procédé corriger l'injustice?
Quand pour jouir d'un bien qui revient à sa
sœur,
Il empêche un hymen qui feroit son bonheur.

CELIE.

C'est trop,

LE JALOUX
CLITANDRE.

Trahiriez-vous le beau feu qui me brûle ?
Et d'où peut aujourd'hui vous venir ce scrupu-
le ?
Vôtre mère, & Damis l'oncle de votre Epoux,
Dans ce juste dessein sont d'accord avec nous.
Tout parle en ma faveur, & tout contre Do-
rante.

CÉLIE.

Je crains de l'offenser; mon devoir m'épouvan-
te.
Je tremble à tout moment.

CLITANDRE.

Vous me désespérez.
Prenez pitié des maux qui me sont préparés;
Madame, je mourrai si votre bonté cesse.

CÉLIE.

Hé bien! jusqu'à la fin servons votre tendresse.
Allons trouver Julie, & lui faire sçavoir
Que tout semble aujourd'hui répondre à notre
espoir.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, JULIE, BABET.

CLITANDRE.

ENfin, belle Julie, un destin favorable
 Se prépare à finir le tourment qui m'accable.
 Pour calmer ses soupçons, pour les écarter tous,
 Dorante permettra que je sois votre Epoux.
 Quels transports dans mon cœur l'espérance fait
 naître!

Je ne puis les régler.

JULIE.

Vous vous flattez peut-être.
 L'intérêt pour mon frere est un motif puissant.

CLITANDRE.

Le soin de son repos est encor plus pressant.
 Il ne soutiendra point une si rude atteinte ;
 Madame, espérons tout.

JULIE.

L'Amour cause ma crainte.
 Pardonnez-la, Clitandre, à mon cœur agité ;
 J'aime trop pour sentir quelque tranquillité.

D 3

CLI-

LE JALOUX
CLITANDRE.

Que ne vous dois-je point après ce témoignage?
A quels soins désormais ce doux aveu m'engage:

JULIE.

Soyez tendre & constant, vous ne me devez rien.
La constance & l'amour vous acquitteront bien.

BABET.

J'entends quelqu'un venir.

JULIE.

Seroit-ce point mon frere?

BABET.

Je ne sçais.

JULIE.

Voyez donc?

BABET.

Non. C'est son Secretaire.



SCE.

SCENE II.

JULIE, CLITANDRE, BABET,
DUBOIS.

DUBOIS à *Clitandre*.

Eloignez-vous d'ici; Monsieur vous surpren-
droit.
Il me suit, & viendra sans doute en cet en-
droit.

Il n'est pas à propos qu'il vous rencontre en-
semble.

JULIE.

Allez donc.

SCENE III.

JULIE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS.

JE commence assez bien, ce me semble;
Et pour être apprentif au métier que je fais,
J'y suis grec, & rompu quasi comme au Palais.

JULIE.

Vous nous servez fort bien.

DUBOIS.

Quand je vous rends service;
Je défends l'innocence, & soutiens la justice;
Car enfin, n'est-ce pas un énorme attentat
De vous faire observer un triste célibat?

JULIE.

Vous êtes fou, je crois.

DUBOIS.

Je suis sage au contraire,
De vouloir vous venger de votre injuste frere,
Nous en aurons raison dans peu de temps, je
crois.

JULIE.

Tout de bon?

DUBOIS.

J'en suis sûr. Mais on vient. Laisse-moi.

SCENE IV.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

JE n'en puis plus. Je souffre une peine ef-
froyable,

Dubois.

DU-

DES ABUSEZ

DUBOIS

D'où venez-vous, Monsieur?

DORANTE

Je sors de table,
Je viens de la quitter sans avoir rien mangé.

DUBOIS

Vous trouveriez-vous mal?

DORANTE

Je suis pis qu'enragé,
Ma femme m'affassine, & met tout en usage
Pour me faire crever de dépit & de rage.

DUBOIS

Comment?

DORANTE

Je n'ai rien pû gagner sur son esprit;
Elle m'a chicané sur tout ce que j'ai dit,
Et s'armant d'artifice ou de plaisanterie,
N'a traité mes chagrins que de bizarrerie.

DUBOIS

Diantre!

DORANTE

Notre entretien a très-mal réussi.

D 5

DU-

DUBOIS.

Tant pis. Mais cependant que faire à tout ceci ?

DORANTE.

Que sçais-je ? Ma raison ne me sert plus de guide.

Non, je ne vis jamais une ame plus perfide
Pendant tout le dîner que n'a-t-elle point fait !
Jamais de faire éclat je n'eût tant de sujet.

DUBOIS.

(à part.)

(à Dorante.)

Tant mieux. La perfidie est donc considérable ?

DORANTE.

Job se seroit donné cinquante fois au diable.
A moins que de le voir, je n'aurois jamais cru
Ni même imaginé ce qui m'en a paru.
Et c'est un de ces faits dont la raison troublée,
Pour en pouvoir douter, voudroit être aveu-
glée ;
Tout ce qu'une coquette a jamais pratiqué,
Lorsqu'elle veut surprendre un cœur qu'elle a
manqué ;

Soins de plaire affectés, souris, agaceries,
Discours flatteurs, regards, gestes & lorgneries ;
Ma femme devant moi vient de le répéter,
Pour engager Erasme, ou bien pour le flatter.

DU-

DUBOIS.

Devant vous ?

DORANTE.

A ma barbe, avec une impudence
A laisser d'un martyr toute la patience :
Moins timide qu'Eraste, elle l'embarraçoit ;
Et je l'ai vu rougir quand elle le pressoit.

DUBOIS.

Mais vous, que faisiez-vous pendant ce badf-
nage ?

DORANTE.

Je murmurois tout bas en dévorant ma rage.
Enfin puisqu'avec toi je puis trancher le mot,
Je faisois justement la figure d'un sot.

DUBOIS.

Cela n'est pas plaisant.

DORANTE.

J'en suis inconsolable.
J'ai manqué trente fois à renverser la table,
Pour punir l'infidèle, & pour me contenter.
S'il m'eût été permis de la bien souffleter,
Quelle eût été ma joie ?

DUBOIS.

Hé ! c'en est trop.

DO-

Ma bile
 M'inspiroit cet éclat flatteur autant qu'utile.
 Les mains me demangeoient : mais j'ai crains
 les brocards,
 Qu'on m'auroit aussi-tôt jetté de toutes parts.
 Que vous êtes heureux : vous, en qui la nature
 Agit sans aucun art & regne toute pure !
 Qui bravant le public & le qu'en dira-t-on ;
 Expliquez vos chagrins à bons coups de bâton,
 Et que l'usage enfin, sans crainte d'aucun blâme,
 Autorisa toujours à battre votre femme !
 Gens du peuple, artisans, portefaix & vilains,
 Vous, de qui la vengeance est toujours dans vos
 mains !

DUBOIS.

Parlez-vous tout de bon ?

DORANTE.

Oui, le diable m'emporte :
 On se soulage au moins en usant de la force.

DUBOIS.

Vous vous moquez, je pense avec de tels pro-
 pos.

DORANTE.

Que ne puis-je à ce prix assurer mon repos !
 Mais que dois-je résoudre en cet état funeste ?

Pre-

Prenons sans balancer le parti qui me reste.
 Courons chez mon beaupere. Allons me plain-
 dre à lui.

D U B O I S.

Et croyez-vous par-là soulager votre ennui?
 Ah! gardez-vous sur-tout de vous plaindre à
 son pere
 Des chagrins que vous cause une femme légère
 Il vous condamnera s'il est homme d'esprit,
 Et vous n'emporterez que honte & que dépit.
 Que gagne Licidas en suivant cette route?
 Il soupire, il se plaint, personne ne l'écoute.
 Il entend publier son histoire en cent lieux.
 Que d'exemples enfin sont présens à vos yeux!
 Acaste hautement dit sa femme infidelle;
 Après ce grand éclat il demeure avec elle.
 Arcas fait le désordre, & passant plus avant,
 Il menace la sienne & l'enferme au Couvent:
 Mais bientôt à l'insçu de toute sa Famille,
 Il va pour la revoir sangloter à la grille:
 D'abord elle résiste, & feint d'être en cour-
 roux;

Elle se rend enfin aux pleurs de son Epoux;
 Et rapporte chez lui, pour venger son absence,
 L'orgueil, la tyrannie & l'extrême licence.
 Valere, par la sienne offensé chaque jour,
 Differe à la punir par un excès d'amour;
 Et lorsqu'il ne peut plus soutenir sa conduite,
 La rend à ses parens, & la reprend ensuite.
 A ces pièges honteux il faut vous dérober;

Le

Le plus sage s'aveugle, & s'y laisse tomber.
 Il n'est pour s'en parer qu'un moyen salutaire.

DORANTE.

Quel est-il ce moyen?

DUBOIS.

Endurer & vous taire.

DORANTE.

Quoi! ma femme aura droit de me faire enra-
 ger?

Et je n'oserai, moi, parler ni me venger?

DUBOIS.

De son sexe, Monsieur, c'est le grand privilege.

DORANTE.

Je le casse morbleu. Sans cela que ferai-je?
 Entre ma femme & moi les droits seront égaux.

SCENE V.

CELIE, DORANTE, DUBOIS.

CELIE *d'un ton agréable.*

Voulez-vous bien, Monsieur, me prêter vos
 chevaux?

On

On vient de m'avertir qu'un des miens est malade;
Et je ne voudrois pas perdre la promenade.
On nous donne à Surêne un excellent soupé.

DUBOIS à part.

Ceci fera plaisant, ou je suis fort trompé

CELIE.

Vous ne me dites rien?

DORANTE.

Que pourrois-je vous dire
Dans la rage où je suis, perfide?

CELIE.

Est-ce pour rire?

DORANTE.

Non. C'est du meilleur sens dont je parlai ja-
mais.
Je ne vous flatte point. Craignez-moi désor-
mais.

Vous perdez sans retour toute ma confiance.

CELIE.

Comment?

DORANTE.

N'attendez plus aucune complaisance;
Com-

Comme vous me forcez à vous mésestimer, O
Je ferai mes efforts pour ne vous plus aimer.

CELLE.

A-t-il perdu l'esprit ?

DORANTE.

Je le perdis, Madame,

Lorsque je m'avisai de vous prendre pour fem-

Lorsque je vous aimai.

CELLE.

Quels transports ! quel courroux !
Quels noms injurieux !

DORANTE.

Ils sont ençor trop doux ;
Plus mon amour pour vous avoit de violence,
Plus cet amour trahi m'excite à la vengeance.
Rendez grace aux égards qui peuvent m'arrêter,
Quand mon ressentiment est tout prêt d'éclater,
Sans cela . . .

CELLE.

Ciel ! qu'entends-je ?

DORANTE.

Allez, coquette insigne,
Ce que je viens de voir vous a renduë indigne
De

De l'estime & du cœur d'un mari tel que moi.
 Vous aimez donc Erasme, & me manquez de
 foi?

CELIE.

Je l'aime, moi?

DORANTE.

Comment voulez-vous que j'en doute?
 J'ai vu les soins honteux que cet ardeur vous
 coute.

Ventrebleu! que ne puis-je?

CELIE.

Ah! quel emportement!
 Qu'on me donne un fauteuil, Dubois, & promp-
 tement.

Je me meurs!

DUBOIS.

Modérez le trouble de votre ame.
 Reprenez donc vos sens. M'entendez-vous,
 Madame?

Hélas! que votre état m'inspire de frayeur!
 Elle ne répond point. Vous avez tort, Mon-
 sieur.

(à part.)

Fort bien. L'on ne peut mieux jouer son per-
 sonnage.

Madame n'en peut plus, & voilà votre ouvrage.

DORANTE.

Il est vrai, je l'avouë, & vois en ce moment

E

Les

Les funestes effets de mon emportement:
 Et quand je la regarde. Ah ! Dubois, qu'elle
 est belle!
 Je sens que malgré moi mon cœur vole vers
 elle!
 Madame, ouvrez les yeux & voyez votre Epoux,
 Soumis & repentant, embrasser vos genoux.

CELIE *ouvrant les yeux, & les refermant
 aussi-tôt qu'elle voit Dorante.*

Ah! quel objet! Faut-il revenir à la vie
 Pour revoir l'ennemi qui me l'avoit ravie.

DORANTE *avec tendresse.*

Je suis votre ennemi?

CELIE *avec dédain.*

De grace laissez-moi.

DORANTE.

Ah! ne m'imposez pas cette babare loi.
 Je ne puis obéir.

CELIE.

Que je suis malheureuse!
 Qu'aux cœurs tel que le mien la honte est dou-
 loureuse!

DORANTE.

Madame, au nom du Ciel modérez ce cour-
 roux.
 Voyez mon désespoir.

SCE-

SCENE VI.

DORANTE, CELIE, DUBOIS,
JUSTINE.

JUSTINE.

HE' bien! partirons-nous,
Madame? Profitez de la belle journée.
On vous attend. Mais, ciel! que je suis éton-
née!

Que dois je présûmer de ce silence affreux?
Monsieur est interdit, & vous pleurez tous deux.

CELIE.

Justine?

JUSTINE.

Hé bien, Madame?

CELIE.

Ah! que ne suis-je morte!
Avant que de me voir outrager de la sorte!

JUSTINE.

Qu'avez-vous fait, Monsieur, vous aurez tout
gâté?

DORANTE.

Par un excès d'amour je me suis emporté.

JUSTINE.

Vous?

Je ne scaurois plus te cacher ma foiblesse,
 Je suis plein de soupçons, de crainte & de tendresse.
 J'ai pris dans ce désordre un violent parti.

JUSTINE.

Ah ! Dubois !

DUBOIS.

Il est vrai, Monsieur s'est démenti.

CELIE.

Me menacer ! Montrer une fureur extrême !
 Contre moi la douceur & Pinnocence même !

JUSTINE *à part.*

Gagnons sa confiance, excusons ses transports.
 (*haut.*)

Vous devez pardonner, Madame, à ses remords.
 Il vous aime, une fois.

DORANTE.

Je l'adore.

JUSTINE.

Sa flâme
 A produit contre vous ces troubles dans son
 Loin d'être injurieux, ils ne font qu'obligeans.
 ame,

CELIE.

En use-t-on ainsi quand on aime les gens ?

JU-

JUSTINE.

Oui. L'amour le plus tendre a souvent du ca-
price

CELIE.

Le véritable amour abhorre l'injustice.

JUSTINE.

Il faut plus d'indulgence entre gens mariés,
Madame, ou chaque jour vous vous étrangle-
riez.

C'est la première loi que le contrat impose,
De sçavoir tour-à-tour se passer quelque chose.

DUBOIS.

C'est connoître le monde, & Justine a raison.

JUSTINE.

Ce n'est qu'ainsi qu'on met la paix dans la mai-
son;

Autrement la discorde y regne en souveraine.

On vient. Gardez tous deux que l'on ne vous
surprenne.

SCENE VII.

DORANTE, CELIE, ERASTE, JUSTINE,
DUBOIS.

ERASTE.

Madame, tout est prêt.

LE JALOUX

CELIE.

Je ne veux plus sortir.

ERASTE.

Vous plaisantez, sans doute.

DORANTE.

Allez-vous divertir,
Madame.

CELIE.

Vous sçavez que je suis trop malade.

DORANTE.

C'est un remede sûr qu'un tour de promenade.

CELIE.

Je n'en ai pas la force.

JUSTINE.

Elle vous reviendra.

(à Dorante.)

Elle fera, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira.
J'en répons.

CELIE.

Allons donc, il faut vous satisfaire.

ERASTE.

Veux-tu venir?

DORANTE.

Moi? non.

ERA-

ERASTE.

As-tu quelque'autre affaire?

DORANTE affectant un air guai.

Peut-être.

CELIE.

Il trouve ailleurs des plaisirs plus touchans,
Il nous méprise.

DORANTE.

(à part.)

(à Célie.)

O ciel! chacun cherche ses gens,

Madame. Vous allez où vous ferez contente,
Et moi de même.

CELIE.

Adieu, Monsieur.

ERASTE.

Adieu, Dorante.

DORANTE.

Adieu.

SCENE VIII.

DORANTE, JUSTINE, DUBOIS.

DORANTE à part.

Que de contrainte & d'affectation!

E 4

Qu'il

Qu'il est dur de forcer son inclination!
 Je feins de plaisanter quand j'enrage dans l'ame,
 Et je crains de déplaire à l'Amant de ma femme.
 C'en est trop; & s'il faut livrer tant de combats,
 Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas.

DUBOIS.

Vous suivrai-je, Monsieur?

DORANTE.

Non.

SCENE IX.

JUSTINE, DUBOIS.

JUSTINE *regardant Dorante qui fuit.*

JE ne sçais que dire.
 Est-ce ce bon esprit que tout le monde admire?
 Ce tranquille mari, ce plaisant dangereux?
 Qu'un galant homme est sot quand il est amoureux!

Comme nous le menons?

DUBOIS.

Il n'en peut plus, je gage.

JUSTINE.

N'as-tu pas vu son trouble écrit sur son visage?
 Sa raison va céder à son premier transport.

En-

Encore un nouveau trait, & le bon homme est mort.

DUBOIS.

Je lui veux, comme on dit, donner le coup de grace.

JUSTINE.

Donne. Par quelque main que la chose se fasse:
Il n'importe. Achevons de lui percer le cœur,
Et nous le contraindrons à marier sa sœur.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE *seul.*

JE sens, quoique je fasse, une peine secrete;
Malgré tous mes efforts mon ame est inquiete.
De mes tristes soupçons sans relâche agité,
Je voudrois de mon sort sçavoir la vérité.
Je la cherche & la crains. Cependant il n'im-
porte:
L'ardeur de m'éclaircir est toujours la plus forte.
J'attends ici Babet à qui je veux parler,
Elle me paroît propre à me tout révéler:

E 5

Elle

Elle est jeune, sans art & sans expérience.
Par elle j'apprendrai . . . La voici qui s'avance.

SCENE II.

DORANTE, BABET.

BABET à part.

JE vais le régaler d'un plat de mon métier;
Et comme un ennemi le traite sans quartier.
Il se repentira de l'essai qu'il veut faire.

DORANTE à part.

Ne vaudroit-il pas mieux ignorer ce mystere?
Non, cela ne se peut.

BABET.

Que vous plaît-il, Monsieur?

DORANTE.

Babet, je suis ravi que vous serviez ma sœur.
J'ai toujours protégé toute votre Famille,
Et vous êtes, dit-on, une fort bonne fille,
Sage, de bonnes mœurs, & d'un esprit fort
doux
Aussi je veux bientôt faire beaucoup pour vous,
Et sans vous laisser perdre un jour d'un si bel
age,
Fixer votre bonheur par un bon mariage.

BA-

B A B E T.

Vous vous moquez, Monsieur. Cela n'est pas
pressé.

D O R A N T E.

Un pareil jour jamais ne fut trop avancé.

B A B E T.

Vous pouvez de ce soin vous épargner la peine.

D O R A N T E.

Suffit. D'où venez-vous de souper?

B A B E T.

De Surêne.

D O R A N T E.

S'est-on bien diverti?

B A B E T.

Fort bien, assurément.

D O R A N T E.

Et l'on s'est promené long-temps apparemment?

B A B E T.

Oui, fort long-temps.

D O R A N T E.

Clitandre entretenoit Julie.

BA.

B A B E T.

Toujours. Tandis qu'Erafte étoit avec Cécile.

D O R A N T E.

Hai!

B A B E T.

Nous les avons vus marcher de tous côtés.
 Ensuite dans le bois ils se sont écartés.
 Nous n'avons point oui ce qu'ils pouvoient se
 dire:
 Mais presque à tous momens nous les entendions
 rire.

D O R A N T E à part.

J'enrage, je l'avouë.

B A B E T.

Enfin on a servi.

Chacun pour se placer s'empressoit à l'envi.
 Tous vouloient être assis à côté de Madame.

D O R A N T E.

C'étoit beaucoup d'honneur qu'ils faisoient à
 ma femme.

B A B E T.

Elle, sans s'émouvoir, suivant toujours son
 train,

A pris obligeamment Erasfe par la main,
 Et l'a mis auprès d'elle.

DO-

DORANTE à part.

Ah! quelle circonstance!
Et tout après, sans doute, est allé d'importance.

BABET.

Jamais on a soupé plus agréablement.
Erasme en vérité sçait agir galamment,
Il le faut avouer; & les fêtes qu'il donne
Ont un air de bon gout que n'attrape personne.

DORANTE.

Oui. C'est un connoisseur.

BABET.

Tout étoit délicat;
Et l'on s'est récrié vingt fois sur chaque plat.
Le fruit délicieux. Pour comble de surprise,
Il a joint à la chère une musique exquise,
La fleur de l'Opera.

DORANTE.

Vous ne m'étonnez pas.

BABET.

On a fort plaisanté pendant tout le repas.

DORANTE.

Sur quoi?

BABET.

Sur les maris, sur tous leurs ridicules;

On

On a parlé des bons, des fâcheux, des crédules,
Des jaloux. Tous enfin ont été sur les rangs;
Et Madame en a fait cent contes différens.

D O R A N T E.

Fort bien.

B A B E T.

L'on a passé trois heures de la forte.

D O R A N T E *à part.*

Je crève; & ma douleur ne fut jamais si forte,
Ensuite?

B A B E T.

Il a fallu revenir à Paris.

D O R A N T E *à part.*

Je me passerois bien d'en avoir tant appris.

B A B E T.

Mais qu'avez-vous, Monsieur? Seriez-vous en
colere?

Ce que je vous ai dit pourroit-il vous déplaire?

D O R A N T E.

Non.

B A B E T.

Seriez-vous aussi comme certains époux,
Qu'un mot trouble, qu'un rien met d'abord en
courroux?

Qui

Qui des moindres plaisirs perpétuels critiques,
Sont toujours dévorés de chagrins domesti-
ques?

DORANTE.

Au contraire, je n'ai jamais tant de plaisir,
Que de voir profiter d'un honnête plaisir;
J'en fais ma seule étude, & j'y porte les autres.

B A B E T.

Leurs divertissemens altèrent bien les vôtres.
Ne feignez plus, Monsieur, je le vois claire-
ment,

Je vous ai chagriné; mais c'est innocemment.
Pardonnez donc ma faute à mon peu de lumière.
Ma langue une autre fois sera plus régulière.

DORANTE.

Vous me connoissez mal. Allez, ne craignez
rien.

(à part.)

Ah! que n'ai-je évité ce funeste entretien?

B A B E T.

Eloignez-vous, Monsieur, ou bien je suis per-
due;

Justine que je vois peut m'avoir entenduë.

On me soupçonnera. Précipitez vos pas.

Fuyez. Qu'attendez-vous?

DORANTE.

Je me retire, hélas!

SCE.

SCENE III.

B A B E T *seule.*

JE suis pour cette fois contente de moi-même.
 Mon récit a rendu sa jalousie extrême.
 S'il y revient encor, je le traiterai mieux.

SCENE IV.

J U S T I N E, B A B E T.

B A B E T.

MA foi tout à propos vous venez en ces lieux.
 Peste soit des jaloux & de la jalousie.

J U S T I N E.

Les hommes sont sujets à cette fantaisie.
 Ils ont beau la cacher dans le fond de leur cœur,
 Ce mal les tient toujours. Par exemple, Mon-
 sieur.

Mais qu'en avez-vous fait ?

B A B E T.

Ce que j'en devois faire :
 Et ses soins curieux ont reçu leur salaire.
 Allez. Je l'ai mené par un fort bon chemin ;
 Et s'il n'est pas content, je l'attends à demain.

JU-

JUSTINE.

Mais aux intéressés il seroit temps d'apprendre
Par quels moyens Monsieur a voulu vous sur-
prendre.

Allez leur raconter votre entretien.

B A B E T.

J'y cours.

SCENE V.

JUSTINE seule.

Cette fille & ses soins nous sont d'un grand
secours.

Nos Amans ont beau jeu, j'en répons sur ma
tête.

Bientôt de leur hymen nous allons voir la fête.

Puisque Monsieur chancelle, il le faut accabler.

Mais Eraste est un sot à qui je veux parler.

Il suffit de lui seul pour gâter notre affaire.

Le voici.

SCENE VI.

ERASTE, JUSTINE.

JUSTINE.

Dites-moi? Quel est donc ce mystere?

Ne travaillez-vous plus à servir votre ami?

Et pour lui votre zele est-il tout endormi?

F

ERA-

ERASTE.

Pourrois-tu le penser ? Ma plus pressante envie
Est de le rendre heureux aux dépens de ma vie.

JUSTINE.

D'où vient donc la froideur, ou la timidité,
Qui détruit le projet entre nous concerté ?
Pourquoi, loin d'augmenter les frayeurs de
Dorante ?
Ne lui montrez-vous plus qu'une ardeur lan-
guissante ?
Célie en vain vous lorgne & vous parle cent
fois,
Vous ne grouillez non plus qu'une piece de bois.
Pendant tout le dîné, que bravant la colere
D'un mari qu'un coup d'œil irrite & désespere,
Elle vous regardoit d'un air particulier,
Vous étiez justement comme un jeune écolier.
Que je vous ai maudit !

ERASTE.

Hé ! ma chere Justine !

JUSTINE.

Rien n'est, à mon avis, si trompeur que la mine.
Ne devoit-on pas croire, à voir cet air de cour,
Que ce seroit un maître en matiere d'amour ?
Mais à le voir agir, c'est un franc imbécile.
Hé, morbleu ! ce métier est-il si difficile ?
Et de nos jeunes gens l'exemple & le fracas,

A

A toute heure, en tous lieux, ne vous instruit-il
pas ?
Ne sçauriez - vous enfin, pour montrer votre
flâme,
Dans les regles de l'art assiéger une femme ?

ERASTE.

Hélas !

JUSTINE.

Que cet hélas est froid & mal placé !
Franchement je vous hais de ce qui s'est passé.
Que vous eût-il couté, pour allarmer Dorante,
D'affecter pour Célie une ardeur plus pressante ?
Il falloit seulement, pour servir nos desseins,
Lui parler a l'oreille & lui prendre les mains ;
La louer, l'admirer, soupirer, lui sourire,
Et marquer les transports que la tendresse in-
spire.

ERASTE.

C'est trop long-temps me taire, il faut enfin
parler.

JUSTINE.

Quel important secret m'allez-vous révéler ?

ERASTE.

Apprends que pour montrer la plus ardente flâ-
me,
Je n'ai qu'à laisser voir celle que sent mon ame.
En feignant un amour que je ne sentoie pas,
J'ai trop suivi Célie & trop vu ses appas.

F 2

JU-

JUSTINE.

Comment?

ERASTE.

De ses beautés le charme inévitable
M'a fait sentir pour elle un amour véritable...
Ses trompeuses faveurs, ses regards m'ont sé-
duit.

JUSTINE.

Certes, je plains l'état où vous êtes réduit.

ERASTE.

Je n'ai pu résister à la douce espérance
D'obtenir un bonheur dont j'avois l'apparence:
Mais plus je m'enflâmois, plus j'étois circon-
spect,
Et l'amour a produit la crainte & le respect.
Ne t'étonne donc plus, si tu me vois confon-
dre

Par ses fausses bontés où je n'ose répondre,
Par ces regards flatteurs qui ne sont pas pour
moi,

Qui me percent le cœur lorsque je les reçois.
Veux-tu qu'à badiner un malheureux s'applique?

JUSTINE.

Ma foi je n'en suis plus. Ceci devient tragique.

ERASTE.

Justine, c'est à toi d'avoir soin de mon sort.

JU-

JUSTINE.

A moi, Monsieur?

ERASTE.

Tu peux par un heureux effort,
Soulager mes tourmens, prévenir ta maîtresse,
Et me faire sentir l'effet de ton adresse.

JUSTINE.

Vous nous connoissez mal, & ma maîtresse &
moi.

Je ne puis auprès d'elle accepter cet emploi.

Vous êtes étonné de voir qu'une suivante
Refuse un gain certain que le sort lui présente,

Et puisse résister à la tentation;

Mais je suis un phœnix dans ma profession.

Outre que me chargeant d'une telle ambassade,

Je pourrois m'attirer quelque brusque incar-
tade.

Célie est un dragon quand elle est en courroux.

Je ne vous trompe point, Monsieur, m'en croi-
rez-vous?

Épargnez-vous les soins d'une poursuite vaine;

Modérez les transports dont l'ardeur vous en-
traîne:

Cachez-les à Célie; ou si sans m'écouter,

Vous êtes résolu de les faire éclater;

Sans employer personne expliquez-vous vous-
même.Qu'est-il besoin d'un tiers pour déclarer qu'on
aime?

Pour ne dire qu'un mot, faut-il tant de façons?

F 3

Vous

Vous êtes assez grand pour conter vos raisons.
 D'un cœur bien enflâmé l'éloquence est tou-
 chante.
 Je vois Célie. Adieu. Je suis votre servante.

SCENE VII.
 CELIE, ERASTE.

ERASTE à part.

ELLE me laisse, ô ciel! Que vais je devenir?

CELIE.

Vous vous êtes lassé de nous entretenir.
 Toute la compagnie en est scandalisée,
 Et ne s'attendoit pas de se voir méprisée.
 Vous vouliez être seul : mais on vient vous
 trouver.

ERASTE.

Lorsqu'on est amoureux on se plaît à rêver.

CELIE.

Peut-on sçavoir l'objet dont votre ame est char-
 mée?

ERASTE.

Vous sçavez que c'est vous qui l'avez enflâmée,
 Je vous l'ai dit cent fois, faut-il le répéter?

CELIE.

Fort bien. Si mon mari pouvoit nous écouter ;
 Par ce discours peut-être on pourroit le surpren-
 dre.

Mais

Mais comme apparemment il ne peut nous entendre.

Ne vous en servez plus.

ERASTE.

Hé quoi! m'enviez-vous
Le bien de vous jurer que je meurs de vos coups.
Rien n'est plus vrai, Madame.

CELIE.

Encor? quittez ce stile,
Et ne prodiguez point un serment inutile.

ERASTE.

C'est à le bien garder que je mets mon bonheur.

CELIE.

Bon, bon.

ERASTE.

N'en doutez point, je vous ouvre mon cœur
J'aime, je vous adore, & je ne puis plus vivre,
Accablé des tourmens où cet amour me livre.

CELIE.

Vous m'aimez donc, Eraste; & vous me le
jurez?
Quels fruits de cet amour avez-vous espérez?

ERASTE.

L'honneur de vous servir, le bonheur de vous
plaire.

CELIE.

Ce ne sont que des mots, l'amour veut un sa-
laire;
Et

Et puisque vous m'aimez vous attendez un,
 Vous êtes en cela du sentiment commun.
 Mais vous ne sçavez pas à quoi ma foi m'engage,
 Et combien votre espoir me déplaît & m'ou-
 trage?

ERASTE.

Madame . . .

CELIE.

J'avouerai que l'exemple est pour vous,
 Et qu'on a peu d'égards pour les droits des é-
 poux.

Cependant par malheur je ne suis point la mode,
 Et crois devoir garder toute une autre métho-
 de.

ERASTE.

Quoi! vous pouvez penser? . . .

CELIE.

Je ne m'étonne pas
 Que des femmes du monde en fasse peu de cas.
 Leur conduite est peu propre à s'attirer l'estime:
 Le mépris au contraire est son prix légitime.
 Et s'il en est beaucoup, & sur-tout dans Paris,
 Que l'on juge en effet digne de son mépris:
 Soyez persuadé qu'il est aussi des femmes,
 Qui des folles ardeurs sçavent garder leurs ames,
 Posséder la vertu telle qu'on doit l'avoir,
 Et vivre dans le monde en faisant leur devoir.

ERASTE.

Mais permettez du moins . . .

CE-

C E L I E.

Que pouvez-vous me dire ?

Je rougis des transports que l'amour vous inspire.

C'est ma faute d'avoir, pour servir deux Amans,
Sans doute autorisé de pareils sentimens.

Et je ne traite plus ce jeu de bagatelle ;

S'il duroit plus long-temps je serois criminelle.

J'agirai désormais avec précaution.

Je vous parle en amie & sans émotion.

Je vous fouhaite ailleurs des fortunes heureuses ;

De plus belles que moi seront moins scrupuleuses.

Un homme tel que vous n'est pas à négliger ;

On briguera par-tout l'honneur de l'engager.

Adieu.

E R A S T E.

Quelle froideur ! Et quelle raillerie !

C'en est trop.

S C E N E VIII.

D O R A N T E, E R A S T E.

D O R A N T E.

Quel objet ! il me met en furie.

Je ne sçais

E R A S T E.

C'est Dorante. Evitons de le voir.

Sa vûe en ce moment comble mon désespoir.

F 5

SCE-

SCENE IX.

DORANTE *seul.*

C'En est fait. Pour le coup ma disgrâce est certaine:
Elle fuit, l'infidelle, & la honte l'entraîne;
Et lui-même confus de me voir en ces lieux,
Quitte la place & craint de paroître à mes yeux.
Laisser la compagnie & venir tête à tête!
Se voir & se parler! Non, non, rien ne m'ar-
rête.

Je ne balance plus, & je cours me venger.
Outrageons hardiment; qui nous ose outrager?
Je n'ai que trop suivi ma fausse politique.
Mais aussi donnerai-je une scène publique?
Et tombant dans le cas de tant d'autres maris,
Deviendrai-je comme eux la fable de Paris?
Ciel! dans cet embarras daigne éclairer mon
ame!
J'aurois plutôt réglé tout l'Etat que ma femme!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE *seul.*

JE marche, & je ne sçais où s'adressent mes
pas.
Dans

Dans ma propre maison je ne me connois pas.
 Je cours de tous côtés, & d'étage en étage,
 Sans pouvoir rencontrer l'ingrate qui m'outrage.
 Je méconnois sa chambre & son appartement.
 L'excès de ma fureur m'ôte le jugement.
 Mes sens à leurs erreurs asservissent mon ame,
 Ciel! as-tu de fleau plus cruel qu'une femme!
 Insensé que je suis de m'être marié!
 Mais encore avec qui me suis-je apparié?
 Prendre une belle femme, ah! c'est mon infor-
 tune!

Il est tant de guenons, que n'en ai-je pris une?
 Eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
 N'importe, sa laideur seroit ma sûreté.
 Comment ai-je oublié qu'une femme fort belle?
 Du plus sensé mari dérange la cervelle?
 Que quand par un miracle avec tous leurs appas,
 Les soins de mille Amans ne la toucheroient pas,
 Que sa vertu seroit au-dessus de ses charmes;
 Son Epoux n'est jamais à couvert des allarmes,
 Et ne peut évirer dans ce siècle malin
 De paroître au public ridicule ou chagrin.

SCENE II.

DORANTE, CHAMPAGNE.

DORANTE.

Que viens-tu faire ici?

CHAMPAGNE.

Quoi! moi, Monsieur!

DO-

DORANTE. Toi-même.

CHAMPAGNE.
Comment donc ?

DORANTE.
D'où te vient cette insolence extrême ?

CHAMPAGNE.
Il paroît en fureur, & je ne sçais pourquoi.

DORANTE.
Ne me connois-tu pas ?

CHAMPAGNE.
Si je vous connois, moi ?
Je vous vois tous les jours, puis-je vous mé-
connoître ?

DORANTE.
Réponds donc ? Que fais-tu céans ?

CHAMPAGNE.
J'attends mon Maître.

DORANTE.
Est-il encore ici ?

CHAMPAGNE.
Pouvez-vous en douter ?
Nous sommes loin de l'heure où le coq doit
chanter.

On songera peut-être alors à la retraite,
Supposé que du jeu la reprise soit faite ;
Et que quelqu'un piqué n'aille pas s'aviser
D'en demander une autre & de la proposer ;
Ou

Ou bien que de concert la compagnie entiere
 Ne veuille pas à fond traiter quelque matiere;
 Ou que de conte en conte égayant leurs propos,
 Répétant des chansons, des vers & de bons
 mots,

Et lançant à l'envi des traits de la satire;
 Ils ne se livrent pas aux plaisirs de médire.
 Enfin depuis deux ans que sans manquer un jour,
 Nous venons tous les soirs faire ici notre cour,
 Je n'ai pas une fois vu décamper mon Maître,
 Sans voir en même-temps le point du jour pa-
 roître.

DORANTE.

Ah! quelle étrange vie!

CHAMPAGNE.

Aussi c'est trop souffrir.
 A force de veiller je suis prêt à mourir.
 Mon Maître dort le jour, & moi je cours la
 ville.
 Pour sommeiller un peu je cherchois un azile.
 Quand je vous ai trouvé, Monsieur, dans ce
 salon.

Le bruit qu'on fait là-bas ébranle la maison.
 Loin de tout ce fracas, dans une bonne chaise,
 Je venois en ces lieux dormir tout à mon aise.
 Pardonnez-moi, Monsieur, de vous avoir trou-
 blé.

DORANTE.

Je n'y puis plus tenir, je suis trop accablé.
 Pour sortir d'embarras, démêlons quelque route,
 Et

Et calmons-nous enfin, quelque prix qu'il en
 coûte.
 L'on ne résiste point à des tourmens pareils.
 Allons chercher Dubois, & suivons ses conseils.
 Risquons tout pour trouver une fin à ma peine.

SCENE III.

CHAMPAGNE *seul.*

Où va-t-il ? Et pourquoi cette fuite soudai-
 ne ?
 Pourquoi dès qu'il m'a vu s'est il mis en fureur ?
 Mon visage est-il fait pour inspirer l'horreur ?
 Cet homme est enragé, le diable le tourmente.
 Mais Babet vient. Ma foi, je la trouve char-
 mante.

SCENE IV.

BABET, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Tu me charmes, Babet, je le dis franche-
 ment.
 Je t'aime. Tu m'as plû d'abord infiniment.

BABET.

C'est parler sans façons.

CHAMPAGNE.

Faut-il tant de mystère ?
 Je

Je ne vois pour tous deux rien de meilleur à
faire.

Clitandre aime Julie, ils se vont épouser,
Pour ton époux aussi je me viens proposer.
Aime-moi nous ferons un double mariage.
Songes-y.

B A B E T.

Dans quel temps me tiens-tu ce langage?
N'y songeons plus.

C H A M P A G N E.

Comment?

B A B E T.

Un scrupule fatal
Renverse nos projets & nous fait bien du mal.
Célie a résolu d'éventer l'artifice;
On ne sçait tout d'un coup d'où lui vient ce ca-
price.

Mais elle ne veut plus cacher à son époux
La feinte & le dessein que nous conduisons
tous.

Près d'en voir le succès répondre à notre at-
tente.

Elle va malgré nous tout conter à Dorante.
Je suis au désespoir.

C H A M P A G N E.

J'enrage comme toi.

B A B E T.

Tout le monde est saisi de tristesse & d'effroi.
Clitandre veut mourir, j'ai vu pleurer Julie.
CHAM-

CHAMPAGNE.

Tout gémit. Cependant rien n'ébranle Célie.
 Une femme d'esprit peut-elle ainsi penser ?
 Ah ! c'est pour contredire & pour embarrasser !
 On a beau la louer. Mais je me donne au dia-
 ble,
 Elle est femme, il suffit, elle est déraisonnable.
 Elle vient.

B A B E T.

Nos Amans la suivent pas à pas.

S C E N E V.

CELIE, JULIE, CLITANDRE,
 JUSTINE, B A B E T,
 CHAMPAGNE.

CLITANDRE.

Q Uoi ! Madame, à la fin ne vous rendrez-
 vous pas ?
 Détruisez-vous ainsi toute notre espérance ?
 Ciel !

C E L I E.

Je ne puis garder plus long-temps le silence.
 Je partage vos maux, & voudrois de bon cœur,
 En vous donnant mon sang faire votre bonheur.
 Mais cette feinte auroit des suites si terribles,
 Que j'ai pour la finir des raisons invincibles.

Je

Je prévois ces malheurs que je dois prévenir?
Erasme viendra-t-il?

JUSTINE.

Madame, il va venir.

JULIE.

Hélas !

CLITANDRE.

Je suis perdu.

JUSTINE.

Je n'en puis plus. Je crève.
Et contre son projet tout mon cœur se soulève.

BABET.

Etrange contretemps !

CELIE.

Vous me maudissez tous,
Je vous l'ai déjà dit, je souffre autant que
vous.
Mais mon repos, l'honneur, la bienséance même
S'opposent tous ensemble à notre stratagème.
Dorante est furieux. Mais enfin le voici.

G

SCE.

SCENE VI.

DORANTE, CELIE, JULIE,
CLITANDRE, DUBOIS,
JUSTINE, BABET,
CHAMPAGNE.

DORANTE à Dubois.

ALLons. Fort à propos je les rencontre ici.
Ils ne s'attendent pas que je viens leur apprendre . . .

CELIE.

Monsieur, je vous cherchois . . .

DORANTE.

Commencez par m'entendre,
Madame, s'il vous plaît; après vous parlerez.
Ma sœur, Monsieur vous aime, & vous l'épou-
serez.
J'y consens de bon cœur, & pour cet hyménée
Prenons sans différer cette même journée.
Le plutôt vaut le mieux.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas?

DO-

DORANTE.

Laïſſons des compliments l'inutile embarras.
Que l'hymen, s'il ſe peut, redouble votre ſa-
me.

(à Célie.)

Je fais des vœux aux ciel pour cela. Vous,
Madame,

Vous ne me direz plus que tous ces jeunes gens;
Ces Meſſieurs de bel air que je voyois céans,
Y viennent pour ma ſœur, & non pour votre
compte.

J'en ai ſouffert beaucoup: je l'avoué à ma hon-
te.

J'ai balancé long-temps ſans me déterminer.

Je craignois les brocards qu'on pourroit me
donner.

Mais je me rends enfin; & quoi qu'on puiſſe
dire,

Je défends déformais . . . Qu'avez - vous donc
à rire?

En vérité ce ris eſt rare & ſingulier.

Cependant nous vivrons d'un air plus régulier.

Je renonce à Paris, & vais à la campagne.

Choïſſez ſeulement la Brie où la Champagne.

J'ai là deux bons châteaux, c'eſt à vous de choi-
ſir:

Vous y vivrez tranquille, & pourrez à loisir

Perdre le train maudit d'une façon de vivre,

Qu'à des gens vertueux l'on n'a jamais vu ſui-
vre.

Mais quoi, je vous vois rire encore?

C E L I E.

Oui, Monsieur;
Et même j'avouerai que je ris de bon cœur.

D O R A N T E.

Mais tout le monde rit. Suis-je si ridicule?
On se moque de moi sans crainte & sans scrupule.
Nous verrons à la fin si l'on aura raison.

C E L I E.

Nous vous avons, Monsieur, fait une trahison.
Contre vous tout le monde étoit d'intelligence;
Daignez me pardonner cette légère offense.
Ma mere est du projet : Votre oncle contre vous
M'a seul déterminée, & s'est joint avec nous.
Nous voulions vous résoudre à marier Julie :
Aujourd'hui votre choix à Clitandre la lie.
C'étoit notre dessein, nos soins ont réussi.
Calmez donc votre esprit. Vous êtes éclairci.
J'approuve le parti que vous me faites prendre.
Erafte va venir; & vous allez entendre
Quels sont mes sentimens.

D O R A N T E.

Je ne sçais où j'en suis.
JU-

DES ABUSEZ.

101

JUSTINE.

Hé bien, de mes conseils reconnoissez les fruits.

CLITANDRE.

Nous te devons beaucoup.

BABET.

Pour mon apprentissage,
Je n'ai pas mal tantôt joué mon personnage.

JULIE.

Affûrement.

DORANTE.

Dubois, que dire à tout ceci?

DUBOIS.

Pardonnez-moi, Monsieur, car j'en étois aussi.

DORANTE.

Quoi! toi-même est entré dans un tel artifice?

DUBOIS.

Oui, sans doute; & j'ai cru vous rendre un
grand service.

Dans la réflexion vous-même en conviendrez,
Et j'espere qu'un jour vous m'en remercirez.

G 3

CE-

C E L I E.

Hélas ! si vous sçaviez, pour soutenir ma feinte,

Ce que m'en a couté de peine & de contrainte!

Ah ! dans le moment même où vous venez d'entrer,

Je courrois vous chercher pour vous tout déclarer.

Non, je n'écoutois plus votre sœur ni Clitandre.

Mon cœur trop inquiet ne pouvoit plus attendre.

Je sacrifiois tout à votre seul repos.

Mais Eraste paroît. Il vient fort à propos.

S C E N E D E R N I E R E.

DORANTE, CELIE, JULIE, ERASTE,

CLITANDRE, JUSTINE, BABET,

DUBOIS, CHAMPAGNE.

C E L I E.

Eraste, de Clitandre enfin l'hymen s'apprete;

Et Julie aujourd'hui doit être sa conquête.

Prenez part au bonheur d'un ami si parfait.

Vous sçavez pour cela ce que nous avons fait.

Mais dans le même-temps évitez ma présence.

Né me voyez jamais.

ERA-

ERASTE.

O ciel! quelle défense!

CELIE.

J'ai de fortes raisons pour vous le demander.
 Vous me connoissez trop pour ne pas l'accorder.

Achevons leur hymen, & partons.

DORANTE.

Non, Madame;

Je me sens pénétré jusques au fond de l'ame.
 J'admire la vertu que vous me faites voir,
 Et croirois faire un crime osant m'en prévaloir.
 Demeurez à Paris. Vivez à l'ordinaire.

CELIE.

Je mourrois mille fois avant que de le faire.
 Je rends graces au ciel de m'avoir en ce jour
 Montré par vos transports jusqu'où va votre
 amour.

Cet amour fait lui seul le bonheur où j'aspire.
 Je veux le ménager, quoique vous puissiez dire;
 Et me cachant au monde, au moins pour quel-
 que-temps;

Vous prouver qu'avec vous tous mes vœux
 sont contens.

Puisqu'aujourd'hui j'aurai Clitandre pour beau-
 frere,

Je partirai demain, rien ne m'en peut distraire.

Mon

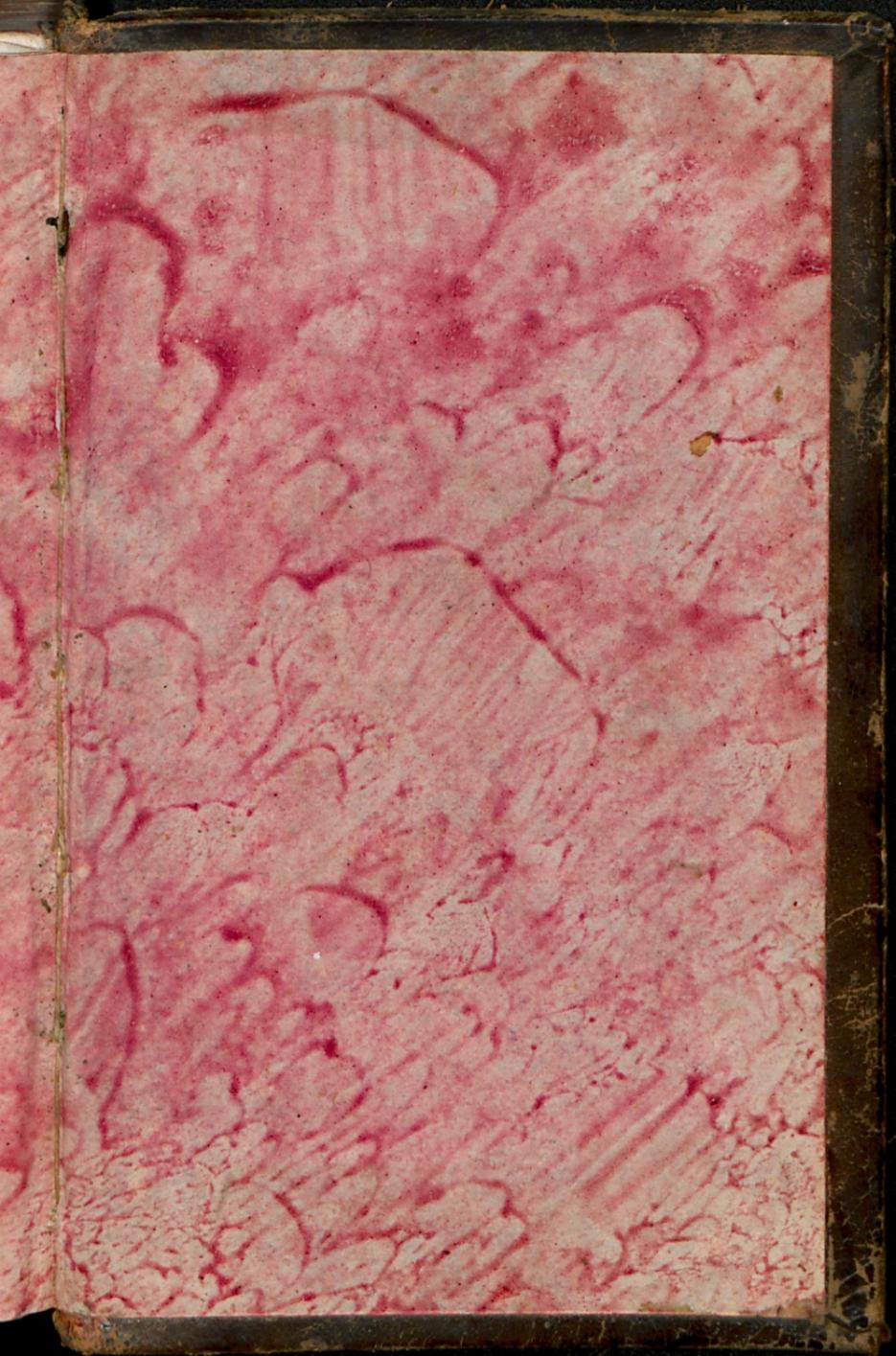
Mon devoir m'en prescrit l'indispensable loi;
 Et puisque vous m'aimez, vous viendrez avec
 moi.

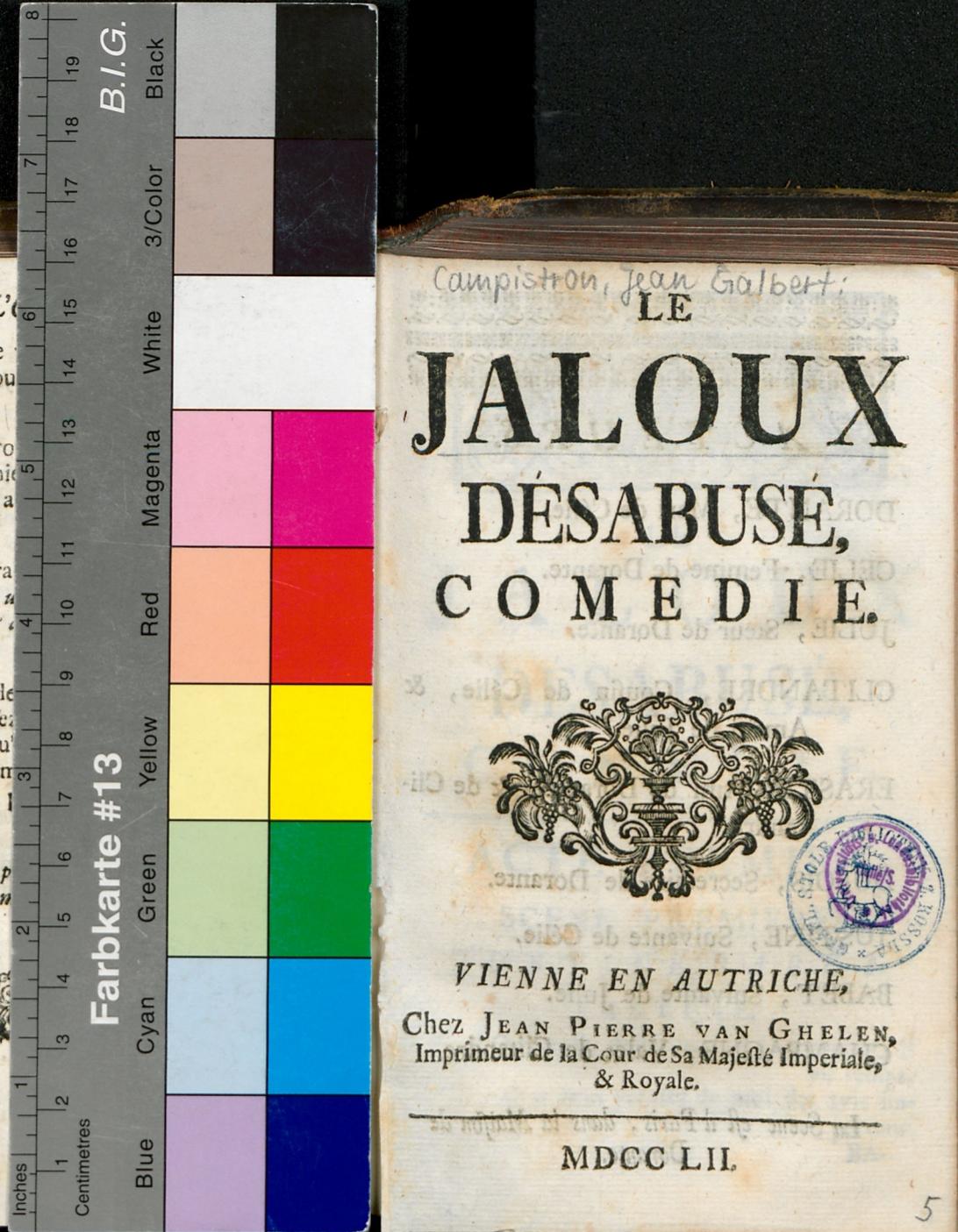
JUSTINE.

Elle est jeune, elle est belle & sage. Ah! quelle
 femme!
 Quel sens, quelle droiture, & quelle grandeur
 d'ame!
 Exemple dans ce siècle & bien rare & bien beau!
 Elle va s'enfermer dans le fond d'un Château.
 Si vous voulez sçavoir qu'elle est votre compa-
 gne,
 Messieurs, proposez-lui de vivre à la campagne.

F I N.







B.I.G.

Black

3/Color

White

Magenta

Red

Yellow

Green

Cyan

Blue

Farbkarte #13

8
7
6
5
4
3
2
1
Inches
Centimetres
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19

Campistron, Jean Galbert;
LE

JALOUX DÉSABUSÉ, COMEDIE.



Vienne en Autriche,
Chez Jean Pierre van Ghelen,
Imprimeur de la Cour de Sa Majesté Imperiale,
& Royale.

MDCC LII.

5

